

Bruno Latour – Transformer les questions d’écologie en questions de territoire pour sortir de la crise politique et environnementale

En appelant à faire remplir des cahiers de doléances aux citoyens du XXIème siècle, pour qu’ils se mobilisent et agissent concrètement contre le changement climatique et la préservation de la biodiversité, au nom de la défense de leur territoire commun, Bruno Latour faisait preuve d’une extrême clairvoyance en novembre 2017.

Le réputé philosophe et sociologue répondait à Nicolas Truong dans une interview publiée sur Le Monde, dont nous reprenons quelques extraits.

Cette analyse légitime bien le souhait de l’ASPONA de participer au Grand Débat National sur la transition écologique : c’est par un travail très minutieux d’analyse locale, en se mettant d’accord sur ce qui va mal et pourquoi, que nous pourrions identifier ce que nous pouvons faire, les obstacles qu’il faut lever et comment nous y attaquer.

« Pourquoi y a-t-il un tel décalage entre l’urgence de l’alerte sur nos écosystèmes et la destruction de l’environnement et l’absence de prise de décision des politiques ?

Autrefois, les scientifiques étaient les gens rassis et les politiques, ou les citoyens, les gens qui s’agitaient en tous sens. Aujourd’hui, c’est le contraire : ce sont les scientifiques qui s’agitent, qui s’angoissent, qui alertent, et ce sont les politiques, vous, moi, qui restent froids comme des concombres. J’exagère évidemment en disant que l’écologie fait bailler d’ennui. Beaucoup de gens se sont mobilisés. En un sens, tout le monde sait parfaitement à quoi s’en tenir. Ce qui mine de l’intérieur, ce qui rend fou, c’est la déconnexion entre l’ampleur des découvertes scientifiques et l’impuissance où nous nous trouvons de les métaboliser et d’en faire de l’action politique à la bonne échelle ...

Arrêtons un moment de parler d’écologie, de nature, de salut de la planète, de protection de la biosphère. Pourquoi ? Parce que cela renvoie toujours à quelque chose d’extérieur, quelque chose que l’on considère comme à travers une vitre, qui nous concerne peut-être, mais à la marge. Vous aurez remarqué qu’il en est tout autrement dès qu’on parle de territoire. Si je vous dis : « Votre territoire est menacé », vous dressez l’oreille. Si je vous dis : « Il est attaqué », vous êtes tout feu tout flamme pour le défendre.

La différence est énorme dans les réactions suscitées entre défendre la nature et défendre un territoire, et c’est cette différence qui m’intéresse ...

Ma conviction est qu’il faut transformer toutes les questions que l’on attribuait naguère à l’écologie dans des questions de territoire, d’occupation et de défense des sols. Ce qui était extérieur, la nature, il faut la faire passer sous vos pieds, le territoire.

Parce que justement, la question du territoire permet de rebattre les cartes des positions, et donc tous les affects politiques. Quand nous avons l’œil sur la globalisation, l’intérêt pour le territoire était considéré comme négatif, comme une preuve d’archaïsme, d’attachement ancestral et, en effet, réactionnaire.

Maintenant que la globalisation est mise en doute, faute de territoire, je veux dire faute d’une terre assez vaste pour contenir tous les rêves de modernisation, brusquement, dans tous les pays à la fois, voilà que l’on prétend revenir aux frontières des anciens territoires nationaux. C’est vrai aux Etats-Unis comme dans le Royaume-Uni du Brexit, aussi bien qu’en Italie, en Hongrie, etc.

Mais ce retour au territoire est encore plus une fiction que la globalisation. Il est national, il est défini par des frontières étanches, il n’a économiquement aucun sens concret et, évidemment, du point de vue de toutes les choses qui définissent réellement un sol, un terrain, un lieu de vie, il est d’une

totale abstraction. Vous n'allez pas faire tenir la question du climat dans les frontières de l'Etat-nation. Pas plus que celle des migrations.

S'il y a donc un piège dans lequel il ne faut pas tomber, c'est de croire que le seul choix serait entre la globalisation sans terre habitable et l'Etat-nation sans définition concrète d'un sol réel. C'est pourquoi je propose de parler du « *terrestre* » : le terrestre est un troisième pôle, un troisième attracteur si vous voulez, qui est défini tout simplement par le fait que vous faites coïncider les notions de territoire avec celle de « *subsistance* ». A partir de ce moment, tout peut commencer à changer.

Vous allez jusqu'à dire que de nouveaux cahiers de doléances permettraient de sortir de la crise environnementale...

Parce qu'il y a dans l'épisode des cahiers de doléances de janvier à mai 1789 exactement l'opération d'autodescription qui manque aujourd'hui. On demande à des gens de décrire leur territoire de subsistance en même temps que les injustices qu'ils y détectent et les moyens d'y mettre fin, c'est-à-dire la doléance. La doléance, c'est le contraire de la plainte inarticulée. C'est un cahier qui décrit les injustices et qui propose des réformes, mais après avoir décrit avec une extrême minutie comment ceux qui le rédigent font pour subsister.

Aussitôt que la description devient précise, les conflits apparaissent, les lignes de front se dessinent, on peut mouliner de la politique, alliances et retournements compris. Cela n'a rien à voir ni avec l'enquête objectivante faite de l'extérieur par des statisticiens de passage et cela n'a rien à voir non plus avec de la démocratie participative.

D'après les historiens de l'époque, l'autoconstitution du peuple français vient en grande partie de cette procédure. C'est la raison de mon intérêt pour elle : peut-on, en période de réaction généralisée, recharger la politique en permettant aux gens de décrire à nouveau ce qui leur permet de subsister, et donc d'avoir des intérêts, et donc des doléances, et donc une position politique. C'est tout ce processus que je nomme « retour au territoire ». Cela n'a rien à voir évidemment avec le « retour à la terre », de triste mémoire...

L'image de la politique, il faut la recomposer pixel après pixel. N'ayez crainte, tout ce que vous vouliez défendre en parlant de nature s'y retrouvera forcément. »